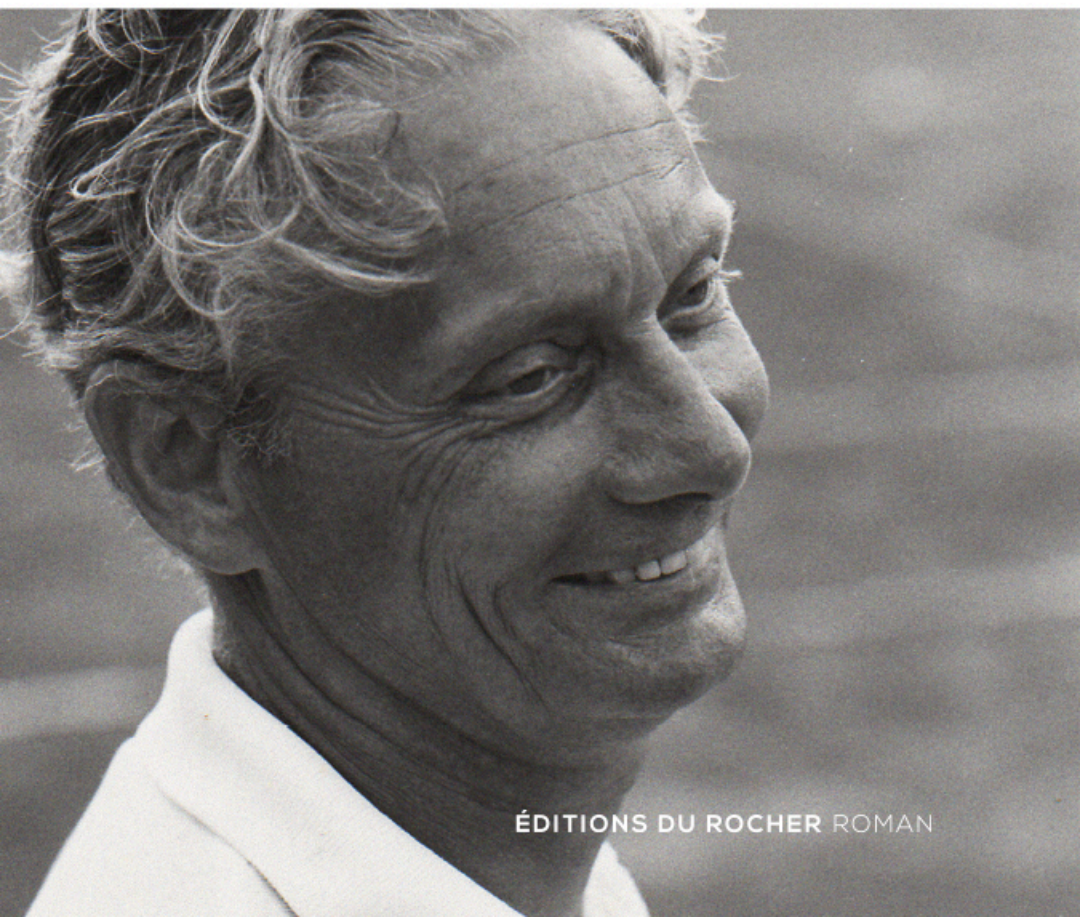




François Cérésa
Poupe



ÉDITIONS DU ROCHER ROMAN

Poupe

DU MÊME AUTEUR
DERNIERS OUVRAGES PARUS

- Tant qu'il y aura du rhum*, Éditions Grasset, 2003.
Le Roman de la Bourgogne, Éditions du Rocher, 2007.
Les moustaches de Staline, Éditions Fayard, 2008.
La terrible vengeance du chevalier d'Anzy, Éditions Plon, 2008.
Le petit roman de la gastronomie, Éditions du Rocher 2010.
Antonello Léonard de Vinci et moi, Éditions Plon, 2011.
Sugar puffs, Éditions Fayard, 2011.

François Cérésa

Poupe

éditions du
ROCHER

Tous droits de traduction,
d'adaptation et de reproduction
réservés pour tous pays.

© 2016, **Groupe Artège**
Éditions du Rocher
28, rue Comte Félix Gastaldi
BP 521 - 98015 Monaco

www.editionsdurocher.fr

ISBN : 978-2-26808482-4
ISBN pdf : 978-2-26808631-6

À tous ceux qui ont aimé leur père.

Qui se souviendra de lui sinon moi. Il est entré à l'hôpital debout, il en est sorti les pieds devant. Je le croyais invincible. Et puis voilà. Il n'est plus.

Je te revois à ton bureau, bien coiffé, un foulard autour du cou, lunettes sur le nez, en train de lire. Tu ne faisais pas ton âge. Tu as toujours eu l'air jeune. Tu avais pourtant quatre-vingt-six ans. Un bel âge pour mourir, disent certains.

Depuis la mort de maman, tu étais une âme errante. Tu t'étais battu toute ta vie. Tu avais bossé, comme tu disais. Quand tu as entrevu des jours meilleurs, tu as vendu ton entreprise. Tu parlais de douceur. Mais par la volonté de je ne sais quel Dieu féroce, il n'y a pas eu de douceur. Maman est morte à ce moment-là. Ta Doune. Elle avait soixante-trois ans.

Quand il y en a un qui s'en va, « celui des deux qui reste se retrouve en enfer », chantait Jacques Brel.

Les paroles des « Vieux » te bouleversaient. Tu pensais à tes parents, à ta mère morte d'un coup de sang, à ton père mort d'une crise cardiaque. Tu ne les auras pas vus vieillir. Au moment de la mort de maman, tu as dit :

– L'histoire se répète.

Autrefois, tu chantais à tue-tête « La Montagne » de Jean Ferrat, « Marjolaine » de Francis Lemarque, « Syracuse » d'Yves Montand. Tu avais une belle voix. Tu chantais juste. Tu dessinais bien. Tu aimais ta femme et tes enfants. Tu aimais tes amis. Tu aimais aimer. Je dois oublier d'autres choses.

Ma mémoire est faite d'oublis. Je te ressemble. Les derniers temps, il n'était plus question de mémoire involontaire ni de mémoire sélective. Tu oubliais tout. Tu marchais dix mètres et tu étais essoufflé. Il y a dix ans, un cardiologue t'a prescrit de la Cordarone. Un médicament pour le cœur. Résultat : une fibrose pulmonaire. Les alvéoles des poumons bouchées.

*

Toi ou moi, je ne sais plus. La passion, la fidélité, la loyauté qui guident nos vies nous entraînent à droite,

POUPE

à gauche, vers l'ordre, le désordre, afin de tout confondre et de ne rien retrouver. Opiniâtreté, courage, générosité : tout toi. Silences, démesure, excès : tout moi. Ma véhémence t'amusait. J'étais toi en pire.

Tous les personnages en moi s'entendent comme chien et chat. Je ne fais rien comme les autres. Je suis docteur Hyde et Mister Jekyll. Toi, tes paradoxes avaient de la cohérence.

C'est simple comme bonjour. Je meurs d'enfance. Comment faire autrement ? Si au moins tu avais été un père indigne ! Seulement tu n'as pas tué ta femme, tu n'as pas violé ta fille, tu n'as pas trahi tes amis, tu n'as pas humilié ton fils. Tu as aimé.

De tous les hommes que j'ai connus, aucun n'a été aussi prédominant que toi. J'étais un prolongement de toi, toi un prolongement de moi. Tu faisais à mes yeux ce que je ne faisais pas et je faisais ce que tu ne faisais pas. Nous étions des compléments d'objet direct. Une parfaite conjugaison. Je me fiche des autres. Tu étais ma forteresse. Pour ne pas capituler, je vais t'immortaliser. Toi, mon père. Toi l'immense qu'on avait surnommé Poupe. Toi et ton sourire à la Clark Gable. Toi la lumière. Toi le soleil.

Ce dimanche-là, après ton opération à la Pitié, je suis revenu à vélo. Une voiture a failli me renverser. Immatriculée dans le 9-3. J'ai traité le conducteur de connard, il m'a dépassé et m'a bloqué. Il a abaissé sa vitre et m'a demandé ce que j'avais dit.

– Tu es un connard, ai-je répété.

– Qu'est-ce tu dis, bâtard? J'vais te casser la tête!

Il a giclé de sa voiture. Il était bâti comme un hercule. Des bras à étouffer un bœuf.

J'ai posé ma casquette sur le rebord d'une fenêtre, je me suis mis en garde et j'ai frappé. Le premier coup de poing lui a cassé le nez. Le deuxième lui a ouvert la pommette. Le troisième l'a cueilli au menton. On a roulé par terre. Des passants nous ont séparés. Cet imbécile m'a de nouveau insulté. Je lui ai décoché un coup de pied là où ça fait mal. Si j'avais pu, je l'aurais achevé. Quand une sirène de police a retenti, je me suis enfui à vélo.

Tu vois, Poupe. Si tu avais été vaillant, j'aurais été moins susceptible. Le problème, c'est ça: je suis susceptible. Un jour, à cause d'une bagarre, j'avais été convoqué au commissariat. Le flic avait été très clair:

– Pour ne pas être dénoncé, il faut finir le type.

Le soir même, j'imaginai le gars du 9-3 devant sa glace. Robert De Niro dans *Raging bull*. Giflant sa femme pour se soulager.

Le lendemain, j'ai raconté mon exploit à Poupe.

– Arrête de te battre comme un chiffonnier, a-t-il murmuré en secouant la tête.

C'est la dernière fois qu'il m'a parlé.

« Chiffonnier », c'était son expression.

À ma sœur qui était là, j'ai promis de ne plus me colleter dans la rue.

À moi-même, je me suis dit que j'étais pathétique. Ma femme Ariane n'a jamais cessé de le répéter:

– On ne résout rien avec la violence.

Désolé. Je tiens ça de Poupe. De mon grand-père Dominique. De mon arrière-grand-père François. Nous sommes des bagarreurs. Des Ritals à qui l'on a cherché